

tion des deux personnages du cab. — Dans la première division on se trouve le Gouverneur, Maître Dominique, le Dr. Pollock et deux militaires en grand uniforme, qui, bien qu'étrangers à la politique, ne seront point d'un petit secours lorsqu'il s'agira d'aider à son Excellence à déguster les mets et liqueurs précieuses qu'on aperçoit derrière une vaste table et un riche buffet, dans le deuxième compartiment. Si l'on trouve que cet arrangement manque aux convenances aristocratiques, il faut songer que nous l'avons choisi pour conserver les convenances dramatiques, et ne pas rompre, par un changement de lieu, l'unité de cette scène. Autrefois on était plus difficile, on exigeait l'unité pour toutes choses pendant tout un acte et même pendant toute une pièce. Grâce aux progrès de la civilisation moderne, pour la comédie, comme pour la politique, ce qui est tout un, on ne se pique point aussi fort d'être conséquent. Une musique militaire est placée derrière un rideau et prélude déjà aux airs qu'elle doit jouer pendant le repas. On annonce nos deux amis; la porte s'ouvre à deux battans.

Le Vénérable, entrant le premier, fait un triple salut et à peine a-t-il échangé un bonjour avec son Excellence qu'il court à l'un des autres personnages :

— Mon cher Monsieur, n'êtes-vous point le célèbre et savant docteur Mollock... Bollock, je veux dire Pollock que sa gracieuse majesté a envoyé afin d'extirper ce cancer, ou cette projection concueuse ou d'une nature ulcéreuse que tous les vrais amis de la constitution bien entendue et convenablement appliquée, voyaient avec tant de douleur sur la figure de l'illustre diplomate qui comme...

Le Docteur, lui secouant la main. — Yes, yes, yes, moi très bocop obligé à vous.

L'Inutile (à part) — Si ce pauvre homme-là a la mission d'extirper toutes les projections impertinentes qui se rencontrent sur des figures diplomatiques, ma foi j'ai une dure besogne !

Le Gouverneur à l'Inutile. — Allons donc monsieur le Rebelle, comme vous avez l'air malin aujourd'hui. Que dit la presse française par le tems qui court ?

L'Inutile. — Ma foi, mon gouverneur, la presse française ne dit que très-peu de chose, ce qui me fait croire qu'elle doit penser beaucoup. Un journaliste qui sait son métier a toujours deux opinions, une pour ses lecteurs et l'autre pour lui-même.

Le Gouverneur. — Eh bien quelle serait présentement votre seconde opinion à vous ?

L'Inutile. — Je dirai cela plus tard : *in vino veritas*.

Le Gouverneur. — Ah je comprends ! Aussi tout est prêt. Voyons, messieurs nous allons passer de l'autre côté.

(Son Excellence se place à la table et fait placer à sa droite 1o. l'Inutile, 2o. un des militaires 3o. maître Dominique; à sa gauche 1o. le Docteur, 2o. le Vénérable, 3o. l'autre militaire; on sert le potage, et l'orchestre joue la marche du Sultan.)

Le Vénérable, après un long silence pendant lequel chacun s'est noblement acquitté de son devoir. — Les anciens lacédémoniens, qui ne mangeaient pour bien dire uniquement que d'une espèce de brouet clair qui, selon Xenophon, était très-peu appétissant, avaient aussi des notions de républicanisme exagéré et ignoraient totalement la vraie doctrine du gouvernement responsable. On peut donc aisément prévoir et on peut même assurer que les mets exquis dont la table de votre Excellence est chargée ne seront nullement un obstacle à une conversation sur les principes constitutionnels. Ainsi votre Excellence me permettra de lui faire observer un argument très-fort qui n'a encore été employé par personne et que je me propose de proposer dans une série d'observations sur les observations qui suivront ma crise ministérielle : c'est que...

Le Gouverneur interrompant. — Je vous assure Mr. V... que nous commençons à trouver toutes ces dissertations-là parfaitement ennuyeuses. Cela est bien